

Festival d'Automne à Paris 2002

23 septembre-22 décembre 2002

31^{ème} édition



Dossier de presse Corée

Festival d'Automne à Paris
156, rue de Rivoli – 75001 Paris

Renseignements et réservations :
01 53 45 17 17

www.festival-automne.com

Service de presse : Rémi Fort et Margherita Mantero
assistés de Frédéric Pillier

tel : 01 53 45 17 13 – fax : 01 53 45 17 01

r.fort@festival-automne.com

m.mantero@festival-automne.com

f.pillier@festival-automne.com



Danses de cour et danses populaires

25 danseurs et 25 musiciens de l'Institut National
Coréen
de musique et de danse traditionnelles

Quatre danses populaires :

Salpuri, danse de chamane

Soliste, **Hong Keum-san**

Seungmu, danse de moine

Soliste, **Choi Byeong-jae**

Kangkangsullae, farandole

Hallyangmu, danse des lettrés

Trois danses de cour :

Pogurak, jeu dansé en groupe

Taepyeongmu, danse de paix

Soliste, **Choi Yeonh-yeong**

Chunaengjeon, danse du rossignol

Soliste, **Yoon Mi-young**

Théâtre du Châtelet

du lundi 23 au mercredi 25 septembre à 20h00

durée : 90 minutes

En collaboration avec l'Institut national coréen de musique et danse
traditionnelles

Coréalisation : Théâtre du Châtelet et Festival d'Automne à Paris

Tournée : Théâtre Charles Dullin (Le Grand Quevilly) les 27 et 28 septembre
dans le cadre *Octobre en Normandie*

Histoire et esthétique des danses traditionnelles coréennes

Dans toutes les cultures, danse et musique sont issues d'une même racine. Il en va de même en Corée. La première mention du peuple coréen (*Han Minjok*) se trouve dans les annales chinoises. On y relève les noms d'instruments de musique et de cérémonies adressées au ciel durant lesquelles on dansait, mangeait et buvait plusieurs jours de suite, au son d'instruments à cordes. Les premières images répertoriées sont celles des peintures murales trouvées dans les tombes de *Goguryeo*, principalement le *Muyong Chong* ou « tombeau de la danse » qui se trouve en Chine. Cinq personnages, vêtus de vestes à manches longues et jupes à pois, y dansent au son d'instruments dont l'un ressemble à s'y méprendre à l'actuel *Geomungo*. Il semble que cette danse très ancienne soit à l'origine de notre actuelle *Han Samchung* (la Danse des longues manches).

La danse de cour telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui a été fixée au onzième siècle, à l'époque de *Goryeo*, lorsque s'est implanté le confucianisme. Le *Danghak Thongdjae* (issu du pays Song en 1073) est devenu la danse officielle après *Goryeo*, l'ancienne danse prenant le nom de *Hyanghak Tchongjae*. Dès lors, le terme *Tchongjae* désignera par métonymie les danses de cour en général.

Dès la première époque de Joseon (voir historique en page 48), l'accent est mis sur le respect et le prestige des traditions monarchiques. Musiques et danses s'emploient donc à accéder à la beauté par le respect des règles, la maîtrise des formes et la précision du message à transmettre.

Avec la deuxième époque de Joseon, la culture populaire connaît un développement considérable, comparable à celui de l'époque Edo au Japon. Les documents iconographiques datant de cette période montrent des danseurs accompagnés par trois flûtes dont une grosse en bambou (*Daegeum*), un instrument à cordes (*Haegeum*) et des percussions (*Janggu* et *Buk*). Cette formation (*Samhyeon Yukgak*) se produisait aussi bien dans des manifestations populaires qu'aristocratiques.

Sous le roi Sunjo (dix-neuvième siècle) apparaissent plus d'une trentaine de nouvelles danses de cour portant le total du répertoire à cinquante environ. Cette période marque l'épanouissement du genre.

En 1010, après l'invasion de Joseon par le Japon, toutes ses cultures, savantes ou populaires, sont éradiquées et les artistes contraints d'abandonner leur métier. Seule subsiste alors, sous une forme considérablement appauvrie, la cérémonie nommée *Bunmyo Jeryeak*, archivée lors de cette triste période au conservatoire *Hiwong Tchikha Hakpu*. Créé en 1951, l'Institut de Musique Nationale Coréenne a hérité de ce fonds et entrepris, depuis, de restaurer des documents antérieurs à l'occupation japonaise, ce qui a permis de présenter à nouveau plusieurs *Cheongje* de la grande époque.

Des corps reliés aux forces telluriques

Contrairement au ballet occidental, la danse coréenne ne vise pas à échapper à la pesanteur mais s'ancre dans le sol et trouve ses respirations dans les grands rythmes telluriques. Le danseur doit interioriser l'image de la grandeur de la terre, inspirer profondément par le ventre, et descendre toute l'énergie corporelle au-dessous du nombril,

en abaissant au maximum son centre de gravité. Le travail des jambes est privilégié en fonction du principe qu'une fois celui-ci parfaitement accompli, le mouvement des bras s'y accordera naturellement. Élément central, la respiration, la plus profonde possible, est semblable à celle des pratiques zen. Les déplacements brutaux sont rares, les gestes paisibles et calmes, y compris ceux des danses populaires. Même dans l'effort, le danseur maîtrise sa respiration et garde l'esprit léger. En effet, que l'on danse ou que l'on joue d'un instrument, il s'agit moins d'exprimer des sentiments que de purifier son âme. Les mouvements brutaux, les agitations frénétiques n'existent que dans les danses chamaniques de possession. Mais la danse du chaman, douce et lente lorsqu'il invoque l'esprit qui va le posséder, ne devient violente que lorsque celui-ci le pénètre.

Sous toutes ses formes, la danse coréenne se conçoit donc comme la recherche d'un état corporel naturel, d'une relation simple à la nature.

Programme

Le Salpuri - Danse soliste de chamane

Il s'agit ici de chasser le mauvais œil, d'apaiser l'esprit du mort et de guider son âme au ciel, soit l'une des pratiques les plus abouties de tout l'art populaire coréen. Le *Salpuri* s'appuie sur des rythmes chamaniques particuliers, avec l'accompagnement d'un ensemble instrumental nommé *sinawi*. Le *Salpuri* actuel provient des traditions de la région du Cholla, auxquelles il emprunte les costumes blancs et le mouchoir blanc, symbole de l'âme du défunt.

Le tempo, d'abord lent comme souvent dans les musiques coréennes, s'accélère progressivement avant de revenir au rythme initial. Cette lenteur exprime le chagrin profond et la passion d'une femme, cette « souffrance tranquille » qui caractérise l'âme coréenne. Le terme *Salpuri* signifie littéralement « chasser le mauvais esprit ».

Chunaengjeon - Danse soliste de cour, danse du rossignol

Apparue au dix-neuvième siècle, cette danse évoque l'envol d'un jeune rossignol dans le ciel du printemps et la grâce de son chant. Elle a été créée par Ho-myeong Seja, fils aîné du roi Sunjo, brillant dans les arts et les lettres, à l'occasion de la célébration des quarante ans de sa mère. On dit qu'il l'a composée un matin de printemps en entendant chanter un rossignol. L'oiseau est symbolisé par le costume jaune que revêt le danseur ainsi que par les cinq couleurs du tissu de ses très longues manches. Les évolutions du danseur sont délimitées au sol par une natte. Elles composent différents motifs, comme la courbe de l'oiseau déployant son vol (une marche lente et réservée), dans une atmosphère d'élégance raffinée, sur un tempo s'accélégrant peu à peu jusqu'au joyeux paroxysme final. Cas particulier pour une danse de cour, celle-ci s'exécute en solo. Autre caractéristique de cette danse *Cheongje* : un chant commente l'action. Son texte dit ceci :

« Une belle, belle silhouette marche sous la lune
Le vent causé par les manches en soie, comme il est léger
Devant la silhouette de cette fleur la plus adorable
Le roi confie son cœur amoureux »

Le Pogurak - Danse de cour

On date de 1073 l'apparition, à la cour du roi Mun dans le royaume de Goryeo, de cette danse venue de la Chine des Song. Ce spectacle, destiné à exprimer la liesse lors des festins royaux, fut omniprésent pendant les époques de Goryeo et Joseon et a traversé les siècles jusqu'à nous. Il s'agit à proprement parler d'un jeu chorégraphié.

Les danseuses, réparties en deux groupes, sont séparées par une porte percée d'un trou. C'est par là qu'elles doivent lancer le *thaegu*, balle en bois rouge, percée et traversée de fils de soie rouge et verte. Celle qui parvient à lancer la balle à travers l'orifice reçoit des fleurs ; dans le cas contraire, on lui peinturlure le visage en guise de gage.

Taepyeongmu - Danse soliste de paix

Taepyeongmu: littéralement «danse de la grande paix». Elle a été exécutée pour la première fois par Han Song-jun au début du vingtième siècle pour souhaiter une moisson abondante et une paix éternelle au pays. Mais son origine remonte aux *gut*, cérémonies rituelles chamaniques de la région Ganggi.

Han Song-jun, né en 1874, fut *mudong* (enfant danseur) à la fin de la dynastie Joseon. Les rois Daewongun et Gojong l'ont élevé aux plus hautes fonctions pour récompenser son talent. Il a joué un rôle important dans l'évolution artistique de la musique et de la danse coréennes, à une époque où il n'était pas interdit d'innover.

Il faut des mois pour assimiler ne serait-ce que le rythme du *Taepyeongmu*, tant cette danse est complexe. On ne l'enseigne qu'après la Danse de moine ou le *Salpuri* aux danseurs qui relèvent le défi. Chaque geste doit être maîtrisé indépendamment. Les mouvements de pieds sont extrêmement variés et exigent une technique très spécifique qui s'inscrit dans le cadre de la recherche du «mouvement dans l'immobilité », critère de beauté caractéristique de la danse traditionnelle coréenne

Danse des Hallyang

Etaient nommés *Hallyang* les lettrés bons vivants. Ces intellectuels en titre renonçaient à leur fonction pour se retirer du monde et vivre en fusion avec la nature, en jouant de la musique et en s'adonnant à la danse. La Danse des *Hallyang*, inventée et colportée par des troupes de baladins, imitait plaisamment ce mode d'existence. La caricature s'est policée avec le temps pour donner naissance aux danses que nous voyons aujourd'hui. Reconnaisable à son costume, le lettré danse avec un éventail d'une manière assez libre, voire improvisée, au son de la musique. Très appréciée de nos jours, simple et masculine, cette danse met en valeur le talent de six danseurs excellents techniciens.

Seungmu - Danse soliste de moine

Le bouddhisme coréen possède bien des aspects issus du chamanisme, et la Danse de moine mêle à ses caractéristiques bouddhistes des traces du *chumsawi* (danse chamanique lente) que l'on trouve dans le *salpuri*. La Danse de moine a été fixée à la fin de Joseon par des danseurs professionnels. Elle exprime le moment où l'âme se libère des fautes commises dans les vies antérieures, le renoncement à la vie sociale et l'accès au bonheur parfait. Le costume du moine, le jeu du tambour et

l'élégance raffinée des gestes font que l'ensemble atteint un très haut degré de perfection.

Chaque région possède sa propre *Danse de moine*, mais celles que l'on a désignées comme "Patrimoine culturel intangible" sont issues des régions de Gyeonggi et Chungcheong, fixées par Han Song-jun, ainsi que de la région de Jeolla-Sud, dues à I Tae-jo. Han Song-jun a transmis son savoir à Han Yong-suk, aujourd'hui décédée, et I Tae-jo à I Mae-bang.

Accompagnée notamment par un violon à deux cordes (*haegeum*), deux sortes de hautbois (*mokpiri* et *gyokpiri*), un tambour-sablier (*janggu*) et un tambour-baril (*buk*), la danse commence sur un rythme à six temps très lent, accompagnant de longues psalmodies bouddhiques. Le danseur alterne d'imperceptibles mouvements sur place avec de soudains levers de bras où ses longues manches dessinent des lignes sinueuses. Le rythme s'accélère ensuite, des chants bouddhiques plus courts sont ponctués à plusieurs reprises par le grand tambour suspendu, puis le rythme passe à quatre temps, les danseurs, sur les pointes, tournent sur eux-mêmes, écartent les jambes, inclinent le corps vers l'avant, s'agenouillent et se redressent avec de grands mouvements de manches, en sortent les mains pour saisir des baguettes et frapper le tambour vertical selon le rythme *jajinmori* (vif sans plus), puis *huimori* (très vif) avant de revenir au *gutgeori* (soutenu, à quatre temps). Le tout constitue un ensemble de rythmes subtils, représentatifs des danses populaires du Sud.

Kangkangsullae - Danse populaire en forme de farandole

On désigne par ce terme un chant féminin dansé, issu de la région sud de Jeolla. La nuit du 15 août, les femmes et les jeunes filles du village formaient un cercle en se tenant par la main et dansaient la farandole. Elles y ajoutaient des figures, reprises par le groupe. Le genre, qui comprend un répertoire varié, s'est probablement formalisé peu à peu tout au long de l'histoire, même si certains en rattachent l'origine aux guerres contre le Japon, lorsque les femmes travaillaient aux côtés des soldats. Il a connu un succès mondial. Mais avec la guerre de Corée, et l'industrialisation, les lieux où se conservait cette tradition se sont réduits à quelques villages du Jeolla-Sud et à quelques scènes professionnelles de Séoul. Quand la meneuse a lancé le chant, le groupe lui répond sur un rythme de plus en plus rapide et la danse suit l'accélération du tempo. Cette fête, qui commence au début de la soirée et se prolonge tard dans la nuit, oblige celle qui mène le jeu à improviser constamment de nouvelles relances

Sources documentaires : Institut national coréen de musique et de danses
traditionnelles